

# **Les Croisades**

---

## **L'Inquisition**

**Conférence du Père Bernard PEYROUS**

**26 octobre 1986**

Texte proche de la transcription mot à mot de la cassette d'enregistrement de la conférence.

Texte non revu par le Père Bernard PEYROUS.

## Table des matières

1].	Préambule : .....	3
2].	Le problème des croisades : .....	7
3].	Le phénomène de l'Inquisition : .....	21

---

## 1]. Préambule :

Je vais donc essayer, le moins mal possible, d'une façon vous verrez malheureusement très schématique, de traiter ces deux problèmes délicats, deux points contestés de l'histoire de l'Église, qui sont les croisades et l'inquisition. Je parlerai mettons une heure, une heure et quart, et ensuite nous prendrons cinq minutes d'arrêt pour nous reposer un peu, et si vous avez des questions vous serez assez gentils pour les écrire sur les papiers qu'on vous a distribués. Et puis j'essaierai de répondre ensuite à vos questions.

Je commence cette conférence par une citation d'un historien que j'aime beaucoup qui s'appelle Bernard Guenée. Bernard Guenée est un des grands médiévistes français actuels, et il a publié en 1980 un livre sur les historiens du Moyen Âge. Et il dit ceci, dans son introduction :

« L'étude de l'histoire politique <sup>1</sup> m'a persuadé qu'en définitive la vie et la solidité des États dépend moins de leurs institutions que des idées, des sentiments et des croyances des gouvernés. Mais ces mentalités politiques elles-mêmes ne sont-elles pas largement façonnées par le passé que chacun se croit. Un groupe social, une société politique, une civilisation, se définissent d'abord par leur mémoire, c'est-à-dire par leur histoire, non pas l'histoire qu'ils eurent vraiment mais celles que les historiens leur firent ».

Eh bien je pense que cette phrase de Bernard Guenée peut nous aider à entrer un peu dans le sujet de ce soir. Tout être humain a une mémoire, et dans quelque situation que nous nous trouvions nous réagissons toujours par rapport à ce que nous dit notre mémoire. Nous avons tout un passé, chacun d'entre nous, quel que soit notre âge, et ce passé contribue à nous façonner très profondément et très inconsciemment. Ce qui est vrai des individus est également vrai des sociétés, et c'est vrai de l'Église, et c'est vrai des chrétiens pris individuellement. C'est-à-dire que nous réagissons toujours par rapport à notre passé. Et non pas le passé que nous avons eu, mais le passé que les historiens nous ont présenté ou qu'on nous a présenté. Alors c'est vrai en histoire religieuse. Et l'un des gros problèmes que nous avons à l'heure actuelle, en particulier en France —c'est vrai dans beaucoup de pays, ce n'est pas vrai dans tous mais c'est vrai en France— c'est que nous avons une crise de la mémoire. Et c'est aussi vrai dans l'Église catholique, parce que tout simplement on ne nous

---

<sup>1</sup> Bernard Guenée parle de l'histoire politique, mais ce que dit Bernard Guenée de l'histoire politique est vrai aussi de l'histoire religieuse, c'est exactement le même processus mental.

enseigne pas, ou on nous enseigne peu, l'histoire religieuse ; et je dirais on nous enseigne peu et mal l'histoire sainte, c'est-à-dire la Bible. En général les jeunes chrétiens connaissent mal la Bible. Alors comme nous connaissons mal à la fois l'histoire sainte et l'histoire de l'Église, le gros problème que nous avons c'est que nous sommes très souvent réduits à fonctionner par clichés. C'est-à-dire nous avons des flashes, vous voyez ; sur quelques points de l'histoire de l'Église nous avons des flashes. Nous avons des flashes positifs ou nous avons des flashes négatifs. Ils peuvent être vrais, ils peuvent être faux. Je vous cite un exemple de flash positif faux :

« C'est que l'Église, par exemple, à ses origines, était composée d'esclaves, vous voyez, l'Église de la fraternité qui était composée d'esclaves, de très pauvres gens ».

Eh bien c'est faux. Toutes les études que nous avons à l'heure actuelle montrent qu'au contraire le monde des premiers chrétiens —on le connaît très bien pour Rome— était au contraire composé de gens de catégorie sociale supérieure à la moyenne. C'est un flash positif, mais il est faux. Nous avons aussi des flashes négatifs, alors là il y en a toute une série. Par exemple :

« C'est l'Église qui a fait crouler l'Empire Romain : Comme tout le monde s'est fait moine, il n'y a plus eu ni de soldats ni de fonctionnaires, l'Empire Romain s'est écroulé ».

Il y a des tas de gens qui vous disent ça, vous savez. Il y a des tas de gens qui vous disent ça. Je l'ai entendu moi en faisant des études en sciences politiques par un professeur de Sciences Po ! C'est une ânerie ! Mais c'est comme ça. Ou alors on vous dit par exemple, un autre flash célèbre :

« L'affaire Galilée. L'Église ennemie de la science. L'Église ennemie de la science, ça a toujours été l'ennemie de la science, et a persécuté le malheureux Galilée ».

C'est une affaire très dommageable, l'affaire Galilée. Mais de là à en tirer la conclusion que l'Église est l'ennemie de la science c'est un peu rapide. Mais il y a des quantités de gens bien intentionnés qui font ça. Je ne sais pas si vous n'avez jamais fréquenté la littérature anticléricale, —moi pendant un certain temps je l'ai fréquentée—, ça revient sans arrêt.

Un autre cliché plus récent, —vous voyez, on fonctionne beaucoup par flashes—, un autre cliché plus récent, qui a assez bien pris, mais qui est faux, c'est :

« Pie XII, collaborateur des nazis ».

La fameuse histoire, vous savez : Pie XII et les nazis. Alors le Vatican, pour répondre à ces attaques, a fait comme il fait en général, c'est-à-dire qu'il a publié d'énormes bouquins, que personne ne va lire parce qu'ils sont trop gros. Ça prouve parfaitement que Pie XII a été le plus grand adversaire d'Hitler dans l'Europe occupée. Mais personne ne va les lire, c'est trop gros.

Vous voyez nous avons tous tendance par conséquent à fonctionner par flashes, il faut le savoir.

Nous allons prendre ce soir deux sujets délicats, qui sont des flashes, qui sont : l'affaire des croisades, et l'affaire de l'inquisition.

Je vous demande de faire une chose, Lucien Febvre qui est un des grands historiens français du vingtième siècle disait : « L'historien n'est pas le juge de la vallée de Josaphat ». C'est-à-dire qu'on n'est pas là pour donner des leçons de morale. Alors on va essayer de comprendre ce qui s'est passé, et je vous demande d'avoir la bonté pendant une heure de ne pas faire de morale, si vous le voulez bien. Et je vous promets que vous la retrouverez à la sortie. Ayez simplement la gentillesse, ayons, essayons ensemble de rentrer dans les faits, et puis ensuite après ça, à la fin, nous porterons un jugement moral quand les faits auront été exposés. D'accord ? Je ne veux absolument pas influencer le jugement moral que vous porterez, je vous donnerai même le mien, si vous voulez, en prime. Mais je vous demande pendant une heure de ne pas, comment dirais-je, vous situer dans le domaine moral, mais d'essayer d'entrer dans le domaine historique, qui est le domaine des faits, le domaine des explications, le domaine des causes et le domaine des effets —produits par ces causes—. Nous sommes d'accord sur les règles du jeu ?

Auteur : Père Bernard PEYROUS	Les Croisades	Page 6 de 40
<i>Conférence, du 26 octobre 1986, sur les Croisades et l'Inquisition</i>		
Texte proche de la transcription "mot à mot" de la conférence enregistrée sur cassette		

---

## 2]. Le problème des croisades :

Je vais commencer par le problème des croisades, et j'aborderai le problème de l'inquisition après.

Je vais commencer par le problème des croisades parce que l'un permet de comprendre l'autre. En un certain sens les deux problèmes se commandent. Et en abordant cette question des croisades, je vous donne simplement quelques indications bibliographiques rapides, si par hasard vous avez envie de vérifier ce que je vous dis, il y a des livres auxquels on peut se reporter. Il y a une énorme littérature, mais le livre de base, qui malheureusement n'a pas encore été réédité<sup>2</sup> mais qu'on trouve dans toutes les bibliothèques, est constitué de : "*L'histoire des croisades et du royaume Franc de Jérusalem*", de René Grousset. C'est de lui dont je me suis servi comme base. C'est d'ailleurs de lui qu'on se sert d'habitude et je crois qu'on a vraiment raison. Il est paru de 1934 à 1936 à Paris en trois gros volumes. Cela se trouve dans toutes les bibliothèques. Mais l'on a réédité de René Grousset un petit livre, qu'il avait tiré de son gros ouvrage, qui s'appelle : "*L'épopée des croisades*", dans lequel il y a en un volume l'essentiel de la problématique. "*L'épopée des croisades*", ça se trouve partout, ça a été réédité en "*Marabout poche*". Vous trouvez ça dans toutes les bibliothèques un peu approvisionnées. Et je vous signale aussi un livre, je ne vais pas vous donner une bibliographie détaillée mais je vous signale aussi un livre qui n'est pas mal, de Régine Pernoud, qui s'appelle : "*Les hommes de la croisade*", qui a aussi été réédité en "*Marabout poche*", donc c'est très facile à trouver. Régine Pernoud n'est pas du tout une spécialiste des croisades, à la différence de René Grousset, mais c'est une chartiste, c'est une bonne vulgarisatrice, et elle a assez bien compris la psychologie du côté des croisés ; je dis : du côté des croisés.

Alors, posons-nous donc la question : pourquoi les croisades ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il faut commencer d'abord par balayer un peu devant notre porte, et avant de voir la manière dont se pose le problème sur le plan historique je voudrais d'abord dire la manière dont il ne se pose pas. Il ne faut pas quand on pense aux croisades —je dirais : c'est une position technique, qui évite simplement l'anachronisme— il ne faut pas se placer dans la perspective : " colonisation / décolonisation ", que nous nous avons connu au dix-neuvième siècle et au vingtième siècle. C'est-à-dire : " Les croisades, entreprise de colonisation ", vous voyez, " La résistance aux croisades,

---

<sup>2</sup> Remarque du " transcripteur " : il a été réédité depuis cette conférence.

entreprise de décolonisation ". D'accord ? Ceci c'est une problématique récente. Le problème c'est que souvent, quand on parle des croisades, on relit les croisades non pas à travers ce qui a précédé mais à travers ce qui a suivi. Vous voyez ce que je veux dire ? On regarde les croisades à travers le filtre de ce que nous avons vécu dans notre histoire contemporaine, récente. C'est-à-dire la décolonisation. La tendance que nous avons est de dire : « au fond les croisades sont une entreprise de colonisation », si vous voulez, " légitime ou pas légitime " c'est un autre problème, et : « la résistance aux croisades et l'échec final des croisades, est une entreprise de décolonisation ». Cette vision des problèmes est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit. Elle est non seulement répandue chez certains, dans le monde occidental, y compris chez quelques historiens, mais elle est aussi très répandue dans le monde de nos frères musulmans. Et j'en ai eu encore un exemple hier. Alors à mon avis ce n'est pas du tout la bonne perspective. Et en histoire ce n'est pas comme cela qu'on se place : on ne cherche pas à comprendre les problèmes à partir de maintenant, mais on cherche au contraire à les prendre avant. Vous voyez ce que je veux dire ? Donc ce qui importe pour nous c'est de savoir ce qui a déterminé les croisades et ce qui s'est passé avant. D'accord ? Donc au lieu de partir de 1986 nous partons de la période antérieure. Ça va ? Donc, nous allons essayer de partir de loin, parce que si l'on veut comprendre les croisades il faut partir de très loin. Et je vais finir par arriver aux croisades, vous allez voir, mais nous allons y arriver par glissements successifs et en partant de loin. Je suis obligé de faire tous ces préliminaires, vous allez voir pourquoi.

La première des choses à faire d'abord c'est de regarder la carte, de faire un peu de géopolitique simple, de regarder une carte du monde. Je ne sais pas si vous n'avez jamais regardé une carte du monde. Si vous regardez une carte du monde est-ce que vous avez jamais réfléchi à la position stratégique de l'Europe ? L'Europe n'est pas autre chose qu'un cap de l'Asie. Vous avez l'énorme masse de l'Asie, et tout à fait au bout et à l'ouest vous avez l'Europe. L'Europe c'est simplement une péninsule de l'Asie ; vous voyez, c'est un cap de l'Asie. C'est à l'extrémité si vous voulez, de cette espèce d'énorme masse que constitue l'Asie, mais c'est un cap de l'Asie. L'Europe est devenue un continent plus par la volonté de ses habitants, vous voyez, plus par la civilisation qu'elle a abritée, que par la détermination géographique. Ça a joué, il y a quand même des déterminations géographiques qui ont joué en faveur de l'Europe, elles sont indiscutables, mais l'Europe aurait parfaitement pu n'être jamais qu'une dépendance de l'Asie, et ne pas constituer une entité autonome. Et dans l'histoire, le gros problème c'est que l'Europe étant un continent —et ça c'est vrai depuis la préhistoire— l'Europe étant une zone relativement habitable, ayant été très travaillée par les hommes, étant de climat tempéré, l'Europe constitue un pôle d'attraction. C'est-à-dire que tous les phénomènes qui se passent en Asie, ou une grande partie des phénomènes qui se sont



passés en Asie dans l'histoire ont fini par se répercuter en Europe. Alors je veux dire très concrètement que quand il y a eu des mouvements de peuples en Asie, cela a fini tôt ou tard par se traduire par des invasions en Europe. Donc l'Europe a une vocation qui est d'être un continent envahi. Ça peut vous paraître curieux, parce que nous vivons depuis la fin du dix-septième siècle dans une Europe qui loin d'être envahie a au contraire envahi les autres. Mais jusque-là la vocation de l'Europe a toujours été d'être envahie. Et je n'aurais aucune difficulté à vous le prouver, vous allez voir. Prenons par exemple le cas de la France. Je suis obligé de remonter loin, mais ça, vous savez, il y a des phénomènes de longue durée. La France est un pays qui a été envahi au cinquième siècle avant notre ère par les Gaulois. Nos ancêtres les Gaulois. Qui ont balayé la population néolithique qui s'y trouvait. Après ça, donc, l'unité de l'Europe ayant été faite en grande partie par les Romains, il y a eu toute une série de mouvements qui se passant en Asie et dans la partie Est de l'Europe, ont fini par se répercuter en Europe occidentale et ont donné naissance à toute une série d'invasions, qui ont balayé l'Europe, qui ont commencé à balayer l'Europe à partir du milieu du troisième siècle et ça s'est continué comme cela continuellement. Alors vous avez eu la grande invasion des Barbares de 406, les Barbares étaient poussés par les Huns, et les Huns étaient poussés par les Avars qui étaient une peuplade beaucoup plus féroce qu'eux et qui arrivaient derrière de l'Asie. Vous saisissez le mécanisme ? Les Avars poussaient les Huns, les Huns poussaient les Germains, les Germains poussaient les Romains, ils sont entrés en Gaule. Et ils ont continué jusqu'en Afrique. Vous voyez. Tous ces mouvements de populations, tous ces mouvements de peuples qui se passent en Asie —en particulier en Asie centrale— finissent par se répercuter en Europe. Ce qui fait que le monde européen a vécu sous la hantise des invasions. Il y a eu les invasions germaniques d'abord, et puis un nouveau type d'invasions, enfin d'agressions si vous voulez, —je dis ça d'une façon neutre, et pas du tout pour attaquer les gens qui l'ont fait—, a commencé au septième siècle avec l'Islam. Vous savez que Mahomet est mort en 632, eh bien en 633 et en 634, donc pratiquement en 2 ans, les armées arabes ont conquis la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte et la Cyrénaïque —c'est-à-dire l'actuelle Libye—. À ce moment-là on était en France sous la dynastie mérovingienne, qui n'a jamais brillé par une puissance de gouvernement extraordinaire, donc les Français, si vous voulez, ont entendu parler, enfin les Français : les gouvernants français, ont entendu parler de lointains phénomènes militaires qui se passaient en Arabie, mais ils se sont dit, vous comprenez, : « ce qui se passe en Arabie, ça ne nous intéresse pas, nous, on est très loin ». Ils ont quand même commencé à être un peu inquiets quand la Perse, qui était un empire extrêmement puissant, s'est écroulé, quand la Syrie a été envahie, quand l'Égypte qui était, comment dirais-je, une société assez charpentée, s'est écroulée, et quand on a vu les

armées arabes arriver jusqu'en Libye. Vous voyez ? À ce moment-là on s'est dit : " Tiens, ça se rapproche ". Alors, entre 639 et 708, donc en très peu de temps, et peu de temps après la mort de Mahomet, qui était mort en 632, l'Afrique du Nord a été conquise. La conquête de l'Afrique du Nord s'est en gros —il y a eu des résistances locales— achevée en 708. En 711 les Arabes ont conquis l'Espagne. Vous voyez la vitesse de l'avance : en 711 les Arabes ont conquis l'Espagne, Mahomet était mort en 632. Donc vous voyez à quel point l'avance se rapprochait. Et les Arabes ont été arrêtés en 732 à Poitiers, en fait les avant-gardes arabes étaient arrivées jusqu'à la Loire. Donc vous voyez ils ont été arrêtés en 732 à Poitiers, et à ce moment-là se sont repliés derrière les Pyrénées, et il y a eu un temps d'arrêt relatif.

Bon, donc l'Europe s'est trouvée confrontée, alors que l'Europe jusque-là s'était toujours trouvée confrontée à des phénomènes d'invasions venant d'Asie, on s'est trouvés confrontés à un nouveau phénomène d'invasions, qui a été les invasions arabes. Et les invasions arabes qui étaient mises en mouvement par un phénomène qui est un phénomène de type théologique, qui est la guerre sainte, la Djihad, qui n'existait pas de la même façon, avec des nuances en fait, en occident à ce moment-là —il faudrait introduire des bémols dans ce que je dis là—. Donc on s'est trouvés, si vous voulez, attaqués par les Arabes, et on a essayé de résister comme on a pu. Il y a eu un temps d'arrêt à l'expansion arabe, et en fait les invasions ont recommencé après la mort de Charlemagne, d'abord les invasions vikings, qui alors pour changer un peu sont venues du Nord, ce qui motive un agréable changement..., les invasions vikings ont été terribles. On les a étudiées assez récemment, il y a en France en particulier les travaux de Lucien Musset qui sont assez remarquables, et ils ont montré à quel point la civilisation européenne avait vraiment été ébranlée. On a eu les invasions hongroises qui venaient d'Europe centrale, et les invasions musulmanes ont repris avec l'arrivée dans le monde islamique des Turcs Seldjoukides.

C'est-à-dire que, si vous voulez, il faut comprendre l'histoire de l'Europe comme l'histoire d'un continent qui est là au bout de l'Asie —vous comprenez cela a duré des siècles et des siècles et des siècles cette plaisanterie— qui est là au bout de l'Asie en se disant : « qu'est-ce qui va nous arriver dessus ? ». Vous saisissez ? Cela a été la grande préoccupation des gouvernements européens pendant des siècles.

On a eu les invasions germaniques, après les invasions germaniques on a réussi à repousser, heureusement, les Huns, on a eu les invasions arabes, après ça on a eu les invasions vikings ! Vous comprenez ? On a eu les invasions hongroises en prime, et en plus les invasions arabes ont repris !

Est-ce que vous me suivez ? Ce sont, comment dirais-je, des réalités très simples, dans lesquelles nous nous ne vivons plus. Mais dans lesquelles l'Europe occidentale a vécu pendant des siècles. Et il faut comprendre que cela a été le fond de tableau de la pensée politique de nos ancêtres. C'est-à-dire : « À quelle sauce allons-nous être mangés ? ».

Et cette mentalité de peur des invasions a duré beaucoup plus tard que vous ne le pensez. Je vais vous en citer un exemple qui est extrêmement frappant : l'une des raisons pour lesquelles les Européens, et en particulier les Français, ont beaucoup poussé aux missions extérieures, pour prendre le cas des Français, aux missions du Canada, et en particulier au temps de Mazarin, l'une des raisons pour lesquelles Mazarin a appuyé aux missions canadiennes c'est qu'on se disait : « L'avance des Turcs est telle », —Mazarin, n'est-ce pas—, « l'avance des Turcs est telle que toute l'Europe occidentale risque d'être recouverte par la marée turque. Or là où les Turcs avancent le christianisme disparaît. Donc nous devons créer des chrétientés ailleurs qu'en Europe de façon à permettre au christianisme de survivre ailleurs ». On était au dix-septième siècle ! Et vous savez que l'avance musulmane en Europe ne s'est arrêtée qu'en 1683 devant la ville de Vienne !

L'avance musulmane avait commencé en 632, cela s'est terminé en 1683 ! C'est-à-dire que l'Europe, si vous voulez, ne respire militairement que depuis 1683. Et les avant-gardes de la cavalerie turque étaient arrivées sur le Danube, jusqu'en Bavière. Au moment du siège de Vienne, de la délivrance de Vienne par Sobieski, c'est-à-dire par les Polonais, en 1683. Vous saisissez ?

Si vous connaissez Rome et si vous avez visité les musées du Vatican, dans la partie palais des musées vous serez extrêmement étonnés par les scènes de batailles, et vous vous direz : « c'est curieux quand même que les papes aient vécu au milieu de ces peintures représentant des scènes de batailles ». Mais quand vous voyez l'arrière-plan, vous comprenez tout. Ils vivaient comme tous les souverains de l'époque dans la hantise des invasions. Est-ce que vous me suivez ? Et ça c'est une réalité dans laquelle il faut que nous entrions autrement on ne comprend rien à rien. Si l'Europe a été un continent tellement militarisé, si la noblesse militaire a tenu tellement d'importance en Europe, c'est à cause de la situation militaire extrêmement précaire du continent européen, et de la situation de faiblesse militaire du continent européen pendant très longtemps.

Alors, dans cette situation, au onzième siècle il y a eu une espèce de réaction intérieure, qui s'est produite à l'intérieur de l'Europe, qui s'est traduite en particulier par une réorganisation intérieure de l'Europe, c'est vrai en particulier en France, et cette réorganisation intérieure a poussé au premier plan, beaucoup plus encore que dans les périodes précédentes, la noblesse militaire. C'est

ce que l'on appelle le mécanisme ou le système de la féodalité. Système féodo-vassalique. Tout le système de la noblesse médiévale ; le pays est constitué en fait en cellules de défense, chaque cellule de défense étant une seigneurie, avec à sa tête un seigneur, donc qui est un militaire, avec une petite troupe autour de lui. Et la France devenant en fait une espèce de fédération de cellules de défense ; de seigneuries. Il y a donc une espèce de réorganisation intérieure à ce moment-là, et en même temps que la France se réorganisait avec des structures extrêmement militarisées l'avance musulmane reprenait. L'avance musulmane reprenait sous la poussée des Turcs, et en 1071, le 26 août 1071, s'est passé un événement absolument décisif, qu'on n'apprend malheureusement pas en classe, mais qui est un des événements les plus importants aux yeux des historiens, dans l'histoire de l'Europe occidentale, c'est que l'armée byzantine [vous connaissez l'existence de l'empire romain d'orient, qui était organisé autour de Byzance, autour de Constantinople, qui était sa capitale, et en fait la poussée turque s'exerçait dans deux directions : d'une part sur l'Espagne — donc au Sud de la France—, et d'autre part elle s'exerçait sur l'empire de Constantinople. Et l'empire de Constantinople constituait un boulevard, une barrière si vous voulez, face à la poussée turque], or le 26 août 1071, l'armée byzantine a été détruite complètement à Malazgerd, et l'empereur byzantin, qui s'appelait Romain-Diogène a été fait prisonnier par les Turcs. À ce moment-là les Turcs se sont emparés de l'Arménie, de l'Asie Mineure et de la Syrie qui avait été reconquise. C'est-à-dire qu'en 1071 le rempart est de la chrétienté —vous comprenez— qui était constitué par l'empire byzantin s'est écroulé.

Et alors, les Turcs ne se sont pas emparés de Constantinople mais ils se sont emparés de l'actuelle Turquie d'Asie, si vous voulez, du plateau anatolien, complètement, et brusquement à ce moment-là —l'Europe avait deux boucliers face aux Arabes, qui était le bouclier sud qui était l'Espagne, et le bouclier est qui était l'empire de Constantinople— et brusquement en 1071 on s'est aperçu que "le bouclier est" avait entièrement disparu, et qu'on était complètement dégarnis à l'est. Donc que la chute de Constantinople et l'avance des Turcs en Europe occidentale n'étaient plus qu'une question de temps.

Alors à ce moment-là l'empereur byzantin a pris contact avec le pape, qui était un Français qui s'appelait le pape Urbain II, et il a demandé au pape Urbain II de faire quelque chose. Les ressources militaires et financières de l'empire byzantin, après la défaite de Malazgerd, ne lui permettaient plus de faire face à l'avance des Turcs. Donc il fallait que la principale force militaire qui existait en Europe occidentale, c'est-à-dire la France, intervienne. Et à ce moment-là le pape

Urbain II qui était français, c'était un moine bénédictin de Cluny, est venu en France et à la suite de différentes négociations il a prêché la première croisade.

Vous voyez comment on y est arrivé ? Est-ce que vous me suivez ? Il faut comprendre le mécanisme qui a amené les croisades. Ce n'est pas du tout un mécanisme religieux. Quand on dit : « L'Église et les croisades », la première des choses à dire c'est que l'Église a en effet lancé les croisades —ça ne fait pas l'ombre d'un doute, et on va insister dessus—, mais que l'Église a lancé les croisades dans un contexte qui n'est pas du tout un contexte religieux, du moins immédiatement, et du moins du côté occidental. Vous voyez. On s'est trouvé dans une situation défensive. Et cette situation défensive durait depuis des siècles. Encore une fois ça ce sont des questions de faits et là-dessus je ne crains pas la contradiction.

Alors, l'Église a eu d'autant moins de scrupules, et le pape Urbain II a eu d'autant moins de scrupules, à lancer une contre-offensive, comment dirais-je, en Palestine, que l'Église avait élaboré depuis longtemps toute une théologie de la légitime défense, une théologie de la défense, si vous voulez. C'est-à-dire, les premiers chrétiens ne se sont pas beaucoup préoccupés des questions militaires, bien que contrairement à ce que l'on croit en général il y en a eu dans l'armée. Mais quand l'Europe occidentale s'est convertie, ou Europe orientale si vous voulez, s'est convertie, et qu'il y a eu des rois chrétiens, il a bien fallu que l'Église, qui était la conscience morale de l'Europe, dise quelque chose aux rois sur leurs devoirs face à la guerre. Vous saisissez ? On n'allait pas les laisser se battre pour le plaisir de se battre sans leur donner des règles. Alors l'Église a créé toute une théologie de la guerre juste, on dirait aujourd'hui : de la légitime défense, c'est exactement la même chose. Cette théologie de la légitime défense a été très développée, on a beaucoup de traités là-dessus, on a beaucoup d'auteurs qui en parlent, et elle repose sur un certain nombre de principes. Qui est d'abord que la guerre est un acte malheureux et exceptionnel, qui ne doit être déclenché que dans des conditions très précises. C'est-à-dire qu'elle doit d'abord être déclenchée par l'autorité légitime : seul le titulaire du pouvoir public peut déclencher la guerre. L'Église disait cela par exemple pour empêcher les règlements de comptes privés, les guerres privées, etc... Ensuite la guerre ne peut être déclenchée que pour une cause juste. Alors il y avait toutes sortes de raisons expliquant quelles étaient les causes justes pour déclencher une guerre. Et la liberté de conscience des chrétiens, c'est-à-dire le droit pour les chrétiens de pratiquer leur foi, était évidemment au premier rang des causes justes. Et elle ne pouvait être déclenchée qu'après négociations préalables, et toutes les voies de négociations ayant été épuisées. Et enfin il fallait qu'il y ait une proportion entre l'effet et la cause : c'est-à-dire, il ne faut pas prendre un marteau pour écraser un moustique.

Vous voyez. On ne pouvait pas par exemple déclencher une guerre extrêmement violente pour une petite offense faite à un prince. Vous suivez ? Il y avait un problème de rapport entre les moyens et la fin poursuivie.

Donc, on avait donc élaboré toute une théologie de la guerre, et on en avait profité pour moraliser la noblesse. On avait expliqué à la noblesse européenne, donc toute cette noblesse féodo-vassalique qui s'était constituée au dixième et au onzième siècles, que le fait de disposer du pouvoir militaire était un devoir, et qu'avoir les armes à la main signifiait d'abord les avoir pour servir des causes justes ; vous voyez, pour rentrer dans la théorie de la guerre juste et de la légitime défense, donc pour servir le droit et la justice. C'est pour cela que l'on a créé la chevalerie. Vous voyez. La chevalerie qui s'est superposée au système féodo-vassalique, qui est une tentative de moraliser l'exercice du pouvoir politique, et de moraliser l'exercice du pouvoir militaire. Est-ce que vous me suivez ?

Alors, l'Église par conséquent s'est trouvée devant un arsenal théologique, et vous avez une phrase du pape Jean VIII qui est assez intéressante, et en même temps assez amusante, Jean VIII a écrit cela en 878, donc c'était au moment où il fallait se défendre contre les Musulmans, il disait ceci : « Ceux qui combattent vaillamment les païens et les infidèles, s'ils périssent avec la piété de la foi catholique » —ça c'est quand même, vous voyez, une restriction...—, « s'ils périssent avec la piété de la foi catholique, entreront dans le repos de la vie éternelle ». C'est-à-dire que mourir pour la défense de la foi c'est en quelque sorte une forme de martyr. Et cela a été relayé par toute une littérature et en particulier les chansons de gestes. Je ne sais pas si vous avez lu la chanson de Roland. Eh bien dans la chanson de Roland on voit Roland qui meurt comme une sorte de saint, avec Olivier son compagnon, pour défendre la foi catholique. En fait vous savez qu'il n'a pas été tué par des Musulmans, il a été tué par des Basques. Ceci dit il y a eu quand même toute une littérature qui a été faite pour, par conséquent, convaincre la noblesse que l'exercice du pouvoir militaire, on n'avait pas le droit d'en abuser. Et en réalité cela a assez bien marché. En utilisant différentes formules : "la paix de Dieu", "la trêve de Dieu", etc... l'Église a réussi à moraliser progressivement la noblesse occidentale, et en même temps elle l'a rendue extrêmement sensible à cette défense de la Chrétienté contre les entreprises extérieures. Vous comprenez. Il valait mieux se battre contre les gens qui vous attaquaient de l'extérieur que contre votre voisin.

Et c'est comme cela que l'Église a déclenché toute une série d'opérations de défense du monde occidental, qu'elle était absolument seule à pouvoir déclencher puisqu'à l'époque les états étaient

complètement déstructurés, et que le seul pouvoir vraiment efficace en Europe occidentale c'était la papauté ; relayée par le réseau des ordres religieux, et en particulier par les Bénédictins de Cluny.

Donc, la papauté a utilisé son influence pour la défense de l'Europe occidentale, et les premières croisades en fait ont été lancées non pas vers la Terre Sainte et la Palestine, mais vers l'Espagne. Elles étaient à base de Français, pour une très large part, et en 1085 —vous vous rappelez les dates que je vous ai données : la défaite de Malazgerd est en 1071—, en 1085 donc, sur le front sud de l'Europe, on arrivait à reconquérir la ville de Tolède. La ville de Tolède qui est la clef du plateau castillan, vous voyez. Donc on arrivait à porter le glacis défensif de la chrétienté en Espagne beaucoup plus au sud qu'il n'était jusque-là. 1085.

Et en 1095 le pape Urbain II venait en France et réunissait un concile à Clermont-Ferrand —à Clermont, comme on disait à l'époque—. Il réunissait un concile à Clermont et, sauf quelques-uns des responsables, les gens qui participaient à ce concile n'étaient pas au courant de ce que le pape allait déclarer. Ce 27 novembre 1095, le pape a demandé à la noblesse présente dans la cathédrale de Clermont, de prendre la croix et de partir en orient pour défendre la chrétienté. Alors on a utilisé un moyen qui était extrêmement mobilisateur pour la psychologie de l'époque, c'était : reconquérir le tombeau du Christ. Vous voyez, quand on vous dit : « les croisades ont été faites pour reconquérir le tombeau du Christ ». C'est vrai et c'est faux. C'est sûr que, c'était si vous voulez l'élément qui a mobilisé les gens. Mais dans la pensée de la papauté il ne s'agissait pas seulement de reconquérir le tombeau du Christ. Vous comprenez. Il s'agissait de repousser en fait la menace qui planait sur l'Europe. Vous me suivez ? Si on avait simplement expliqué aux gens, d'une façon abstraite, comme je suis en train de vous l'expliquer là : « il faut que nous éloignons la menace qui pèse sur nous », vous savez les nobles auvergnats, ils auraient dit : « Vous savez, les Turcs, ils sont loin ! Moi j'habite Montferrand, ou Issoire, ce qui se passe sur le Bosphore, ça ne me motive pas tellement ! » Quand le pape leur a expliqué qu'il s'agissait de reconquérir le tombeau du Christ qui était entre les mains des infidèles et que c'était un scandale, alors là ils ont marché comme un seul homme. Vous saisissez ? Et ça a été l'élément mobilisateur.

Donc en 1095 la croisade a été prêchée, la noblesse s'est organisée, et le 15 juillet 1099 la croisade aboutissait à la prise de Jérusalem. Là les Turcs ont été bien étonnés, quand ils ont vu débarquer une armée européenne, croisée, alors qu'ils croyaient les Byzantins anéantis, on a vu brusquement apparaître une armée de réserve venant d'Europe occidentale, militairement et tactiquement supérieure à l'armée turque, qu'elle a écrasée en effet, et donc en 1099 la ville de Jérusalem a été

prise, dans des conditions qui d'ailleurs ont été peu glorieuses, c'est-à-dire que les croisés étaient extrêmement excités, ils ont massacré toute la population. Ça, on ne peut pas dire que ce soit un événement particulièrement glorieux.

Alors, donc, ce qu'il faut retenir de ce que je vous ai dit jusqu'ici c'est que :

- Les croisades s'insèrent dans un contexte qui n'est pas un contexte religieux, et qui n'est pas d'abord un contexte religieux. Vous voyez, c'est un contexte politique, et c'est un contexte de politique internationale, et à long terme.

L'agresseur ne vient pas d'Occident, on ne peut pas dire le contraire. On peut penser ce que l'on veut des Occidentaux, mais là pour le coup il s'agit d'un phénomène, —cela a été vécu comme—, un phénomène de légitime défense.

- Ensuite c'est sûr que les croisades ont été déclenchées par l'Église. Ça ça ne fait pas l'ombre d'un doute, d'ailleurs le chef de la première croisade n'était pas un militaire, c'était l'évêque du Puy. L'évêque du Puy qui s'appelait Adémar de Monteil, qui se trouvait près du pape dans la cathédrale de Clermont quand le pape a prêché la croisade, et qui tombant aux pieds du pape a dit au pape qu'il serait le premier croisé. Alors à ce moment-là le pape, ravi d'avoir une recrue de cette valeur-là, l'a nommé chef de la croisade. Donc la croisade, la première croisade a été menée par un ecclésiastique qui était Adémar de Monteil. Et cela a été si loin qu'au début, quand on a créé le royaume franc de Jérusalem —il y avait des problèmes juridiques très compliqués en particulier dans les rapports avec les Byzantins— on s'est demandé si ce royaume nouveau que l'on créait, qui était un royaume défensif face aux Musulmans, ne serait pas une sorte de terre d'Église. Et c'est pour cela que Baudouin 1<sup>er</sup>, le premier monarque qui a régné sur Jérusalem ne s'est pas appelé roi, il s'est appelé "Avoué du Saint Sépulcre". Si vous connaissez le droit médiéval vous savez qu'un Avoué est un noble qui défend une terre ecclésiastique. Vous voyez. Avoué, ou Vidame —c'est la même chose—, c'est un noble qui défend une terre d'Église.

Et l'action de l'Église a été continuelle dans les croisades. La deuxième croisade, quand on a vu que la première croisade avait réussi à implanter, si vous voulez, une ligne défensive en Orient, mais on n'arrivait pas à peupler, on n'arrivait pas à peupler la Palestine, et la Palestine n'arrivait pas à vivre seule, la deuxième croisade a été prêchée par saint Bernard en 1148, —saint Bernard qui était la conscience morale de l'Occident à ce moment-là—. Cela a d'ailleurs été un échec. Et ensuite la papauté a continué sans arrêt, la papauté et l'Église ont



continué sans arrêt à lancer de nouvelles croisades, ou à soutenir les occidentaux, enfin les Francs comme on disait à l'époque, qui s'étaient implantés en Palestine. En particulier en favorisant la formation d'ordres religieux d'un nouveau modèle, qui étaient des ordres religieux à la fois militaires et strictement religieux, comme les Hospitaliers —actuellement l'ordre de Malte—, et les Templiers —qui ont disparu sous Philippe le Bel, comme vous le savez—.

Donc, l'Église s'est engagée derrière les croisades à bloc. Ça ne veut pas dire que l'Église a approuvé tout ce qui s'est fait. Et il y a eu dans les croisades des événements fort malheureux, que l'Église n'a pas approuvés. En particulier un événement absolument désastreux qui était en 1204 le détournement de la quatrième croisade vers Constantinople, et les Latins, en quelque sorte, se sont emparés de la ville de Constantinople, qui était donc la capitale de l'empire byzantin. Cela a sensiblement affaibli l'empire byzantin, et je peux vous dire que les Orientaux ne nous l'ont pas encore pardonnée, la prise de 1204. Nous autres occidentaux, nous avons une mémoire historique extrêmement volatile, rapide et fluide. Ce n'est pas le cas de toutes les civilisations, et en particulier ce n'est pas le cas de la civilisation de nos frères orientaux.

Alors le résultat des croisades c'est que tout de même on a réussi à arrêter l'avance turque. On a réussi à l'arrêter provisoirement. Donc je vous rappelle la date que je vous disais tout à l'heure : Jérusalem a été prise en 1099. 1099. Les Musulmans ont réussi à la reprendre en 1187. Elle est revenue entre les mains des Latins en 1228, mais elle a été reprise de nouveau en 1229. Et le dernier établissement latin implanté en Terre Sainte, Saint-Jean d'Acre, a été pris par les Turcs en 1291.

C'est-à-dire que l'occupation franque a duré de 1098-1099 à 1291. Alors c'est vrai qu'on a perdu la Terre Sainte, donc les croisades se sont terminées par un échec, mais c'est vrai aussi que l'on a arrêté l'expansion musulmane.

L'expansion musulmane a repris ensuite, et elle a repris dans des conditions qui ont été absolument dramatiques, puisqu'en 1453 vous savez que la ville de Constantinople a été prise par les Musulmans. Ça a été un des événements les plus dramatiques de toute l'histoire. Et à partir de la prise de Constantinople l'Islam s'est avancé à toute allure dans la péninsule des Balkans. En direction d'une part de la plaine hongroise et de Vienne, donc en remontant le Danube, et d'autre part en Méditerranée. Et si vous connaissez l'Italie vous voyez peut-être où est la ville de Otrante, Otranto, dans le sud de l'Italie. Eh bien en 1481 Otrante a été prise par les Turcs, qui ont donc

implanté une des garnisons dans le sud de l'Italie, et qui ont lancé des raids dans tout le sud de l'Italie pendant qu'ils avançaient dans les Balkans.

Et l'arrêt de l'expansion turque en Méditerranée a été marquée par deux dates importantes qui sont en 1565 l'échec par les Turcs du siège de Malte, défendu par l'ordre de Malte, en 1571 la victoire de Lépante. La victoire de Lépante est une bataille navale. On avait énormément prié en occident pour que cette bataille navale soit une victoire, ce qui vous montre aussi l'engagement de l'Église, et on dit que le pape saint Pie V, qui se trouvait dans sa chapelle, a eu tout d'un coup une vision et qu'il a vu la flotte croisée, la flotte donc des Chrétiens, vainqueur de la flotte musulmane. Il est sorti de sa chapelle et il a dit : « Nous avons gagné la bataille ». Et huit ou quinze jours après, les messagers arrivant ont dit : « Nous avons gagné la bataille tel jour à telle heure ». Et à la suite de ça on a institué en occident la fête de Notre Dame des Victoires, qui est devenue la fête de Notre Dame du Rosaire que nous avons fêté il n'y a pas longtemps, vous voyez, dont l'origine se trouve en fait dans la bataille de Lépante.

Et l'arrêt de l'expansion militaire turque en Europe se trouve en 1683 avec l'échec des Turcs devant Vienne.

Vous voyez, donc les croisades ont réussi à ralentir l'avancée turque, elles ne l'ont pas arrêtée. On a reculé de quatre siècles, en quelque sorte, l'avance turque dans les Balkans mais on ne l'a pas arrêtée. L'arrêt définitif n'est que du dix-septième siècle. Vous me suivez ?

Alors, il faut savoir que l'idée de croisades —si vous voulez dans le débat tout à l'heure on pourra revenir sur quelques-unes de ces questions là—, l'idée de croisades a toujours été très présente en occident. Et la papauté et l'Église se sont engagés sans arrêt là-derrrière, toujours en vertu de la théorie de la guerre juste, vous voyez, la théorie de la légitime défense. Ils ne faisaient pas d'état d'âme.

Alors les conséquences des croisades, il y a eu des conséquences positives, si vous voulez, qui ont été le fait que pendant quatre siècles à peu près l'avance turque s'est arrêtée. En tant que, comment dirais-je, personnes vivant en Europe occidentale, on n'a pas à s'en plaindre... Enfin, en principe. Et ça a eu aussi des conséquences négatives très réelles. Par exemple ça n'a certainement pas facilité les relations avec le monde musulman. Et ça n'a pas non plus facilité les relations avec les chrétiens d'Europe orientale, à la suite de ce drame qu'a été la prise de Constantinople en 1204. En tous cas, cela a donné à l'Europe occidentale quatre siècles de respiration, ou trois siècles et demi.

Ça va jusque-là ? Bon. Pas trop fatigués ? Alors on reviendra là-dessus si vous voulez dans le débat, si vous avez des questions à poser j'essaierai d'y répondre. Encore une fois, pour l'affaire des croisades, mettez-vous simplement dans cette perspective qu'il s'agit, —je ne vois pas très bien comment on peut expliquer ça autrement, en fait—, qu'il s'agit d'un phénomène de légitime défense. Qu'il y ait eu des bavures ? il y en a eu des tas. Que les croisés aient été des saints ? certainement pas. Qu'il y ait eu des erreurs ? il y en a eu des quantités. Que ç'ait été un échec ? ça n'est pas de doute. Mais ça nous a donné de l'air pendant plusieurs siècles. Et on se trouvait encore une fois devant une avance musulmane, militaire, à ce moment-là telle que je ne vois pas très bien ce qu'on pouvait faire d'autre que de déclencher le phénomène des croisades. Honnêtement je ne vois pas très bien.

Auteur : Père Bernard PEYROUS	Les Croisades	Page 20 de 40
<i>Conférence, du 26 octobre 1986, sur les Croisades et l'Inquisition</i>		
Texte proche de la transcription "mot à mot" de la conférence enregistrée sur cassette		

---

### 3]. Le phénomène de l'Inquisition :

Nous passons maintenant au deuxième point que nous devons aborder aujourd'hui qui est le phénomène de l'Inquisition.

Je serai plus nuancé sur l'Inquisition, je vous le dis tout de suite.

Ce qu'il faut comprendre tout de même c'est que le phénomène de l'Inquisition est un phénomène qu'il faut comprendre aussi comme un phénomène défensif. Alors, bien ou mal vécu. Vous pouvez tout à fait penser de l'Inquisition ce que vous voulez, je vous demande encore une fois simplement de bien vouloir réserver votre jugement moral pendant encore un petit moment. Mais je vous assure que je n'essaierai pas de violer votre conscience.

Il faut comprendre l'Inquisition comme un phénomène de défense. Défense par rapport à une espèce d'invasion intérieure, —ou à ce que l'on a ressenti comme une invasion intérieure—, alors qu'à la même date, —à la même date—, l'Europe était engagée dans un phénomène de défense face à une invasion extérieure.

Alors vous connaissez la réputation de l'Inquisition : elle est épouvantable. Je n'ai pas besoin de vous la détailler. Je vais simplement vous lire deux petits passages. Le premier c'est un passage de Léa. Léa est un américain qui a été pendant longtemps le grand historien de l'Inquisition. D'abord il a fait une histoire de l'Inquisition d'Espagne, ensuite il a fait une histoire de l'Inquisition en général, et qui est moins bonne que la première. Cela reste un livre à consulter, mais c'est très partial comme livre, et c'est bien dépassé par les travaux actuels. Son histoire de l'Inquisition se termine comme ça —c'est assez typique de ce que beaucoup de gens pensent en fait— :

« L'Inquisition, fruit monstrueux d'un zèle erroné, au service de la cupidité égoïste et de la soif du pouvoir, s'employa à étouffer les plus hautes aspirations des hommes, et à stimuler leurs appétits les plus vils ».

Le jugement est sévère !...

Et, je vous lis les premières phrases du petit "*Que sais-je*" sur l'Inquisition, —je vous donnerai une bibliographie tout à l'heure si vous voulez, qui est pas mal—, cela commence comme cela :

« Rien n'est plus chargé d'horreur que le mot Inquisition. C'est aussi bien la torture morale et la violation de la personnalité, que le supplice physique. La littérature a contribué à fixer cette image par d'indéniables chef d'œuvres, dont les moindres ne sont pas *le puits et le pendule* d'Edgar Poe, ou (??). Il y a toute une littérature sur l'Inquisition. "Des moines encapuchonnés", comme des adeptes du Ku Klux Klan, chantent des litanies, les dames délicates qui assistent au spectacle de l'autodafé jouent de l'éventail pour chasser l'odeur de la chair brûlée. En surimpression l'ombre spectrale de Torquemada, ou la tragique silhouette de Philippe II, dans les salles sépulcrales de l'Escorial. Enfin les sanglants conquistadors qui massacrent saintement les populations indiennes à l'abri de la croix et parmi les vapeurs d'encens ».

Alors ils disent : « Est-ce bien cela ? ». Un peu plus loin il dit ceci :

« Sait-on que dans la rudesse générale, qui ne lui était pas étrangère, le Saint Office », —c'est-à-dire l'Inquisition—, « était parfois l'organisme le plus objectif de son époque ».

Le "*Que sais-je*" commence comme ça.

Alors, quand on étudie l'affaire de l'Inquisition, donc, nous partons d'une situation qui est une situation de réputation épouvantable dont jouit l'Inquisition. Je vous dis tout de suite qu'à l'heure actuelle, chez beaucoup d'historiens, cette réputation est assez nuancée, et je n'aurais pas de difficulté là non plus à vous le montrer. Je veux dire que personne ne songe à réhabiliter l'Inquisition, rassurez-vous, il n'y a pas de risque. Et personne ne songe à la rétablir pour le moment, donc nous sommes tout à fait tranquilles ce soir.

Il y a chez les historiens à l'heure actuelle une évolution, —je ne dis pas chez les historiens catholiques, mais : y compris chez les historiens qui ne le sont pas, je vous en citerai tout à l'heure—, il y a plutôt une tendance en général à être plus nuancés à l'égard de l'Inquisition.

Je dirais : cela pose quand même un problème : c'est que l'on finit par avoir une distance énorme qui se crée entre d'une part les historiens de métier —l'histoire technique, si vous voulez—, et d'autre part le public.

Le public qui voit dans l'Inquisition des chambres de tortures absolument extraordinaires, comme le disait le "*Que sais-je*", avec des moines encapuchonnés, etc... Il y a des quantités de tableaux, de gravures, de films, on en parle même dans les romans de science fiction —du temps où j'en lisais je me rappelle avoir vu des histoires concernant l'Inquisition qui étaient pas mal...—. Alors, donc il y a une espèce de distance si vous voulez entre d'une part l'histoire technique, l'histoire qui se fait, et la mentalité du public. Qui est une distance qui est très ennuyeuse, et le public qui pense par flashes, et les historiens qui vivent dans leur univers, qui est un univers technique, donc un peu particulier.

Un deuxième problème, qui explique cette distance, c'est que les archives de l'Inquisition sont parfaitement bien classées ; mais ont été regardées très tard. Exemple : si nous prenons l'Inquisition française, l'Inquisition du midi, les archives de l'Inquisition sont à Toulouse pour l'essentiel, il y a six mille dossiers de l'Inquisition médiévale, parfaitement bien classés. Ces dossiers n'avaient jamais été regardés sérieusement avant qu'Yves de Salles ne commence à s'y attaquer après la seconde guerre mondiale ! C'est-à-dire que tout ce qu'on a raconté sur l'Inquisition du midi de la France était resté dans des généralités, avant que l'on regarde effectivement les dossiers. Vous comprenez, quand Yves de Salles s'est attaqué au dépouillement des six mille dossiers et qu'il a publié sa thèse en 1959, à ce moment-là nous avons connu l'Inquisition du midi. Vous comprenez ? Avant, on volait dans l'espace !... C'est facile vous comprenez de faire des généralités, c'est plus difficile de dépouiller des dossiers...

Le cas de l'Inquisition espagnole est pareil. Vous avez en Espagne un historien espagnol qui s'appelle Llorente. —Il y a deux Llorente : le premier a écrit entre 1817 et 1822—. Llorente n'avait pas regardé les sources, il avait simplement regardé quelques dossiers par ci par là, et à partir des dossiers qu'il a regardés il a fait des extrapolations.....

—————Il y a de la perte d'informations au retournement de la cassette—————

..... cette phrase :

« Calculer le nombre des victimes de l'Inquisition », —c'est Llorente qui parle—,  
« c'est établir matériellement l'une des causes les plus puissantes et les plus actives de la dépopulation de l'Espagne ».

Donc l'Inquisition a dépeuplé l'Espagne !... c'est Llorente qui parle, ce n'est pas moi.

L'Inquisition espagnole est, à l'heure actuelle, étudiée sérieusement. Et il y a de bons travaux dessus, et en particulier un livre de Bartolomé Benazar, et de ses collaborateurs. Bartolomé Benazar est un professeur de français, qui a été président de l'université "Toulouse le Mirail", qui est assez connu, et je vous dis tout de suite qu'il n'est pas connu comme spécialement catholique. On ne peut pas dire qu'il soit spécialement un pilier d'église... Il serait dans la salle, il le dirait comme ça. Et je vous lirai des passages de Bartolomé Benazar tout à l'heure. On n'est pas obligé d'être d'accord avec tout ce qu'il raconte, en particulier le travail de ses étudiants parfois est plus léger, mais dans l'ensemble c'est un bon travail.

Maintenant on commence à connaître l'Inquisition espagnole. Je dis : on commence à la connaître. Et on commence à dépouiller les dossiers, encore une fois très bien classés, et en plus de ça on les met sur ordinateur. Donc cela permet d'avoir des séries statistiques sur la longue durée, qui permettent d'établir des chiffres. Quant à l'Inquisition d'Amérique du sud, sur laquelle on a raconté des tas de choses extraordinaires aussi, c'est à peine maintenant, depuis quelques années, que l'on commence aussi à ouvrir les dossiers. Alors là ils étaient classés mais ils n'étaient pas accessibles, ou ils étaient difficilement accessibles. Les archives d'Amérique du sud n'étaient pas toujours très bien classées. Tout ceci pour vous dire que, en ce qui concerne l'Inquisition, nous avons deux problèmes, nous avons plusieurs problèmes de départ.

Premier problème : elle a une réputation épouvantable. Je ne chercherai pas, encore une fois, à la blanchir, mais on va chercher à voir de plus près. Deuxième problème : il y a une distance qui certainement s'accuse entre les historiens et le public. Troisième problème : cette distance s'accuse parce qu'on a vécu sur des travaux, comme les travaux de Llorente, qui aboutissent à des chiffres absolument extraordinaires. Il y a même des historiens qui vous ont écrit froidement que l'Inquisition avait tué environ un million de personnes en Europe. Pourquoi pas, tant qu'on y ait ! Donc, il y a une distance qui s'accuse et qui vient du fait que les pièces ont été regardées depuis peu de temps.

Encore une fois, prenez la France qui est un des pays dont l'historiographie est la plus avancée en Europe occidentale, —c'est un des pays où l'on a le plus travaillé—, jusqu'à la thèse de Doucet en 1946, on avait des généralités ! Il y avait d'ailleurs de bons travaux. Mais enfin ce n'était pas toujours très précis.

Si l'on veut comprendre l'affaire de l'Inquisition il faut partir d'une situation générale, et il faut partir d'une situation de faits. La situation de faits est la suivante : je vous ai dit que l'Europe



occidentale tâchait de se défendre contre les invasions extérieures. Or au douzième siècle on s'est brusquement aperçu qu'il y avait une invasion intérieure qui était en train de se produire, et que personne n'avait prévue. Et cette invasion intérieure s'est produite en fait à la suite des croisades. Il s'est passé le phénomène suivant : il existait en Europe centrale des populations qui n'étaient ni catholiques, ni orthodoxes, si vous voulez, qui ne faisaient partie donc ni de l'église latine ni de l'église d'orient, qu'on appelait les Bogomiles. Et ces Bogomiles, dont l'histoire est très compliquée, ont cherché, profitant des croisades et de tout le mouvement de circulation d'idées et de personnes qu'il y avait à ce moment-là, à envoyer des missionnaires en Europe occidentale, pour prêcher leur doctrine. C'est ce qui a donné ensuite plus tard dans le midi de la France ce qu'on appelle le Catharisme. Les Bogomiles, pour simplifier, croyaient à l'existence de deux dieux : un dieu du bien, un dieu du mal. Donc ce n'est pas une hérésie du Christianisme, c'est une autre religion, le Bogomilisme. Ça se comprend bien, c'est une autre religion. Mais elle ne s'est pas présentée comme ça au départ. Donc, ils ont envoyé des missionnaires en Europe occidentale. Et ces missionnaires en Europe occidentale se sont trouvés devant des zones fortes et des zones faibles. Et ils ont réussi à passer et à faire passer leurs idées dans des zones faibles, profitant en particulier de phénomènes d'anticléricalisme. Il y a eu plusieurs zones faibles, l'une des zones faibles a été le midi de la France, pour des raisons dont je n'ai pas le temps de vous parler ce soir. Une deuxième zone a été l'Italie du nord et l'Italie centrale, et une troisième zone a été la vallée du Rhin. Mais par exemple ils ont complètement échoué en Angleterre, et, pour prendre le cas français, en Aquitaine, qui était tenue, si vous voulez, par les " Anglais " —avec des guillemets au mot " Anglais "—. Les premiers qui sont arrivés on les a brûlés ; c'est le pouvoir royal qui s'en est occupé, —l'Église n'a rien dit—, donc ils n'ont pas été plus loin. Et alors ils se sont infiltrés en quelque sorte dans des zones faibles.

Si nous prenons le cas du midi de la France, la première arrivée repérée des Bogomiles date de 1140. 1140. Vous vous rappelez les dates que je vous ai données tout à l'heure : 1095, la prédication de la première croisade, 1099 la prise de Jérusalem. En 1140 donc, il y a dans le midi des émissaires Bogomiles qui se répandent. À ce moment-là l'Église décide de réagir par la prédication. C'est-à-dire qu'on n'a pas du tout cherché à réagir par la violence. Et saint Bernard est descendu dans le midi en 1147, sept ans après, et il a été reçu par des huées dans la ville de Toulouse. Ce qui prouve bien que la situation avait, en sept ans, terriblement évolué. Et il n'a pas réussi. Il a réussi à redresser un peu la situation à Toulouse, mais pas dans l'ensemble du midi. Et l'implantation du Catharisme s'est faite tellement vite qu'ils ont pu créer, alors pour des raisons que je ne vous explique pas ce soir, ils ont pu créer, appuyés par la noblesse du midi, un réseau

d'évêchés, et en 1170 ils pouvaient tenir dans la petite ville de Saint-Félix-de-Caraman, qui se situe pas très loin de Toulouse, un concile dans lequel est venu d'Europe centrale un envoyé bogomile, qui s'appelait Nikétas, qui était une sorte de chef des Bogomiles, ce que l'Église catholique a traduit en disant : c'est le pape des Bogomiles. En tous cas il a pu venir librement, sans être inquiété, en 1170, à Saint-Félix-de-Caraman, et ils ont pu tenir, avec les évêques cathares du midi, un concile. Qui s'est déroulé en toute tranquillité, et il a pu repartir paisiblement. Donc, c'était trente ans après les débuts repérés des premières prédications bogomiles dans le midi. L'Église a continué à réagir par la prédication. Et c'est comme cela qu'à la fin du treizième siècle, dans les dernières années du douzième et dans les premières années du treizième siècle, saint Dominique s'est établi dans le midi de la France, pour prêcher. Saint Dominique était un espagnol, il est né à Caleruega en Espagne, et il voulait prêcher aux infidèles, et passant par hasard à Toulouse il s'est aperçu que le midi de la France était en train de devenir une terre infidèle. Et qu'on n'avait pas besoin d'aller chercher les adversaires de la foi aux frontières de l'Europe, ils étaient dedans. Il s'est aperçu à ce moment-là que tout le midi de la France était devenu une terre cathare. Quand je dis tout le midi de la France je nuance tout de suite : c'est-à-dire que c'était un phénomène qui touchait en grande partie la noblesse. Ça touchait beaucoup moins le petit peuple. En tout cas le fait est certain c'est que partout où le Catharisme s'implantait le Catholicisme disparaissait ; ou était réduit à rien. Les paroisses étaient supprimées, vous voyez, et il y avait une espèce de réduction à zéro, en fait, du Catholicisme dans tout le midi de la France. Et on a continué à prêcher et finalement on s'est aperçu de l'échec de la prédication, —alors vous allez me dire : « on a été long à s'apercevoir de l'échec de la prédication »—, et on a décidé de déclencher une croisade, mais intérieure cette fois, contre les Albigeois —ou les Cathares—. La croisade a été déclenchée en 1209. Je vous rappelle encore une fois que les premières prédications bogomiles repérées dataient de 1140 —il y en avait peut-être eu avant—. Vous me suivez ? La croisade a été déclenchée en 1209. Et, à ce moment donc s'est lancée la guerre, ce qu'on appelle la guerre contre les Albigeois, qui s'est disons en gros terminée par le bûcher de Monségur en 1244.

Ce que l'Église a fait donc, c'est qu'elle a d'abord cherché à réagir par la prédication. Et elle a cherché à réagir par la prédication pendant un délai environ, si je calcule bien, soixante-dix ans à peu près. Donc il y a eu environ soixante-dix ans de prédication. Cela n'a pas donné de résultat. Pour des raisons qui sont très faciles à comprendre et qui tiennent au fait que la noblesse locale n'avait aucune envie de se convertir car elle avait accaparé toutes les terres d'Église du midi. Si elle s'était convertie il aurait fallu qu'elle les rende. Et c'est en fait le fond de l'affaire albigeoise dans le midi de la France et ça explique beaucoup de choses. Ceci a été prouvé, d'une façon à mon avis très

décisive, par les travaux d'Élie Griffe il y a une vingtaine d'années ; qui a fait quatre volumes sur la guerre des Albigeois.

Alors, à ce moment-là on a donc décidé, puisque l'on voyait la Chrétienté menacée par l'intérieur, de réagir par la force.

Il y a donc eu la croisade qui a été lancée, et qui a réussi. Et puis en 1229, à la suite de toute une série de mesures préliminaires, qui avaient été prises depuis un certain temps, en 1229 le pape Grégoire IX a établi le tribunal de l'Inquisition.

En fait en établissant le tribunal de l'Inquisition le pape Grégoire IX reprenait une décision qui avait été prise cinq ans avant par Frédéric II, qui était empereur d'Allemagne, si vous voulez, enfin plutôt qui était empereur du saint empire romain germanique, et cette décision de Frédéric II s'appelle les constitutions lombardes. 1224. Or les constitutions lombardes de Frédéric II amenaient en fait le rétablissement en matière de foi du droit romain en occident. Alors je vais vous expliquer de quoi il s'agit dans quelques secondes.

Donc vous voyez comment ça s'est passé. Vous suivez le mécanisme ? Vous suivez le fil du discours ? On a donc eu l'impression d'une espèce d'invasion intérieure de l'Europe, et devant cette invasion intérieure de l'Europe, on a d'abord réagi par la prédication pendant soixante-dix ans, et comme la prédication ne donnait rien, à la fin, on a réagi par la force. D'abord par la croisade.

La croisade n'a pas du tout consisté à une invasion du midi par le nord, —ça c'est une blague, même s'il y a eu des aspects de ça—, : on a changé la noblesse non catholique. C'était le but de l'opération. En fait ça s'est compliqué, mais le but de l'opération c'était de changer les têtes. Vous saisissez ? Il s'agissait de changer les seigneurs cathares et de remplacer les seigneurs cathares par des seigneurs catholiques. Vous en avez un exemple très célèbre : c'est l'exemple de la petite ville de Mirepoix. La petite ville de Mirepoix avait un seigneur cathare, et Simon de Montfort, qui commandait la croisade, l'a viré et il a mis à sa place son maréchal, c'est-à-dire le chef de sa cavalerie, qui s'appelait Levy, et ça a donné la famille de Levy-Mirepoix, qui comme vous savez, existe toujours ; qui a toujours un château dans la région d'ailleurs. Vous saisissez ? Voilà, vous avez un exemple connu et célèbre des résultats de la croisade : il s'agissait de changer le personnel en haut.

Et ce n'est qu'après qu'on a établi l'Inquisition pour rechercher en fait les Cathares les plus implantés et qui se cachaient.

Alors, pour comprendre ce qui s'est passé il faut faire un tout petit peu de droit, de procédure pénale ultra simple. Ceux d'entre vous qui ont fait du droit vont tout de suite voir de quoi il s'agit, ce n'est pas du tout compliqué. Disons qu'en droit, si vous voulez, vous avez deux types de procédures, en gros. En gros, et d'une façon très schématique.

- Vous avez la procédure accusatoire, et vous avez la procédure inquisitoire. Exemple : j'ai un procès avec l'un d'entre-vous, en matière de procédure accusatoire c'est moi qui vais vous faire le procès. Donc c'est moi qui vais rechercher les preuves, c'est moi qui vais aller chercher les témoins, et je vais vous accuser devant un juge qui va être en fait un arbitre. Vous saisissez ? C'est moi qui m'engage contre vous. La procédure accusatoire est une procédure qui est simple, et qui était à l'époque médiévale une procédure orale.

Cela a en matière de foi des inconvénients extraordinaires. Prenez par exemple un tribunal qui va dans un village. On sait qu'il y a des Cathares qui se cachent dans le village. Et qui mettons, si vous voulez, sont les chefs occultes du village —en fait c'est souvent comme cela semble-t-il que ça se passait—. On fait venir toute la population sur la place du village et on commence un procès accusatoire. C'est-à-dire qu'en fait il faudrait que ce soit les villageois qui se dénoncent eux-mêmes, publiquement. Alors ça a des inconvénients très graves. Le premier inconvénient c'est que d'abord s'ils ont peur des Cathares cachés dans le village, personne ne va parler. Mais le deuxième inconvénient, qui n'est pas moins redoutable, c'est que ça peut servir de règlements de comptes. Vous me comprenez ? Vous pouvez accuser des gens qui ne sont absolument pas coupables de Catharisme. D'autre part vous allez les accuser, mais vous n'êtes pas vous-même capable d'évaluer leur degré d'engagement dans le Catharisme. Donc ça risque en fait de se traduire par une pendaison dans le genre lynchage américain. Vous voyez ce que je veux dire ? La population excitée va pendre les gens ou les brûler. Et en fait c'est ce qui s'est passé. Donc la procédure accusatoire est une procédure qui est extrêmement dangereuse en matière de foi. Vous voyez ce que je veux dire ? Je vous expose les faits, n'est-ce pas.

Alors Frédéric II, l'empereur du saint empire romain germanique, avait décidé, en 1224, que puisque l'on en était arrivés à la nécessité de poursuivre les Cathares il fallait non pas utiliser la procédure accusatoire, mais utiliser une procédure qui existait à la fin de l'empire romain, et qui avait été inventée par les Romains, qu'on appelle la procédure inquisitoire, d'où le nom d'Inquisition.

- La procédure inquisitoire c'est complètement différent : c'est le juge qui fait le procès. Quand il y a un conflit quelque part on s'adresse au juge, le juge fait tout. C'est le juge qui interroge les personnes, le juge les interroge en secret, il interroge les témoins en secret, toute la procédure est écrite.

Reprenons le cas d'un village dans lequel arrive un tribunal qui fonctionne avec la procédure inquisitoire. On va entendre toute la population du village. Mais on va entendre les gens en privé. Vous saisissez ? Il n'y a pas de témoins. Donc les gens vont parler simplement devant les juges, et tout est écrit. C'est une procédure écrite, c'est pour cela que les archives de l'Inquisition sont si bien tenues. Et il faut faire très attention : parce qu'on vous demande de dire qui dans le village est cathare, mais il faut faire attention à ne pas dénoncer votre voisin parce que vous avez un litige de propriété avec lui... parce qu'autrement ça va vous retomber dessus. Vous saisissez ? Toutes les dépositions des témoins vont être croisées. Comme vous ne savez jamais ce qu'a dit le voisin... vous comprenez ? Seuls les juges le savent. Alors c'est une procédure qui est une procédure qui est extrêmement redoutable, vous comprenez tout de suite pourquoi ? Qui en même temps repose en fait sur la conscience et sur le savoir-faire professionnel du juge. Mais si le juge connaît son métier, le juge va être capable, au terme de son travail, de savoir exactement qui est cathare dans le village, qui ne l'est pas, et non seulement cela mais, ce qui est encore beaucoup plus important : le degré d'engagement effectif des gens dans le catharisme.

Alors supposez par exemple que vous ayez une femme qui ait été à des assemblées cathares, ça ne veut pas dire pour autant que cette femme est durablement enfoncée dans le catharisme. Vous saisissez ? Tandis que si vous faites ça avec un système de procédure accusatoire, tout le monde va savoir que la mère Michel a été à des assemblées cathares, et on risque de la pendre ou de la brûler dans les cinq minutes qui vont suivre ! Vous comprenez ? par phénomènes de foule. Tandis que si vous traduisez la mère Michel devant un tribunal d'inquisition, qui fonctionne suivant une procédure secrète, on va dire à la mère Michel : « mais pourquoi as-tu été à l'assemblée cathare ? » Et elle va vous dire : « parce que mon beau-fils m'y a amenée, ou parce que c'est ma voisine Marie, ou, etc... » Vous saisissez ? Et en fait on s'apercevra au bout d'un moment qu'elle n'est pas plus cathare que vous. Vous saisissez ? Elle ne sera punie que d'une peine extrêmement légère, ou pas punie du tout, ça dépend des cas.

Alors c'est une procédure qui est extrêmement efficace, et qui est redoutable —puisqu'elle repose sur la conscience du juge—, mais elle peut être très efficace entre les mains de gens qui sont des gens avertis. Et en effet c'est ce qui s'est passé. C'est-à-dire que l'Inquisition s'est donc implantée dans le midi, avec une structure légère. Il n'y a jamais eu beaucoup de tribunaux fonctionnant ensemble : il y avait un tribunal à Toulouse, il y avait un tribunal à Avignon, un tribunal à Carcassonne ; il y a eu parfois quelques tribunaux de plus ; chaque tribunal étant composé en général de deux juges avec des assesseurs. Et un greffier, et un petit personnel de secrétariat. Très peu de monde en fait. La structure des tribunaux d'Inquisition était une structure légère, mais l'efficacité était très grande. Vous comprenez ? Il n'y avait pas de déperdition.

Alors les tribunaux fonctionnaient comme cela : ils se déplaçaient, normalement, ils allaient dans un village, et on commençait d'abord par proclamer ce qu'on appelait " le temps de grâce ". Cela a toujours fonctionné comme ça. " Le temps de grâce " c'était une période dans laquelle on demandait aux gens qui étaient cathares de se dénoncer, et ils n'étaient pas punis. On leur demandait non seulement de se dénoncer mais aussi d'abjurer, bien entendu, leurs erreurs. Il faut reconnaître que l'Inquisition, en général, discutait beaucoup avec les gens. Il y a eu de très mauvais inquisiteurs, il y a même eu des fous —mais en nombre relativement limité—, et le choix du personnel inquisitorial, en général, je crois qu'à l'heure actuelle on est assez d'accord pour le dire, est un choix de personnels d'assez grande qualité technique. Parce que vous comprenez qu'on faisait appel à des théologiens, pour que ces théologiens soient capables de dire où en étaient les personnes avec qui ils parlaient. Vous saisissez ? Pour reprendre le cas du catharisme, le catharisme en fait n'est pas une hérésie du catholicisme, ou du christianisme, c'est une autre religion, qui croit à l'existence de deux dieux : un dieu du bien et un dieu du mal. Mais très souvent les Cathares ne se présentaient pas comme ça : ils se présentaient comme des anticléricaux ; ce n'est que peu à peu qu'on insinuait l'idée du dieu du bien et le dieu du mal. Donc en discutant avec les gens on pouvait souvent les amener à dire : « mais mon pauvre ami, est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes sortis du christianisme ? ». Vous voyez ? Donc il n'y avait que des théologiens qui pouvaient savoir et qualifier le degré où se trouvaient les gens. C'est pour ça que l'Inquisition est un tribunal dont la qualité du personnel en général est assez grande. Cela ne justifie pas du tout le tribunal, cela ne légitime rien, mais c'est un fait. Vous suivez ? Alors ensuite, " le temps de grâce " étant écoulé —ça durait quelques jours—, on passait aux interrogatoires. C'est-à-dire qu'on faisait comparaître les gens. Et théoriquement, l'Inquisition, qui était une reprise du droit romain, avait la possibilité d'utiliser la torture. Je dis : théoriquement. Alors comme c'est vrai en théorie, on a aussitôt déclaré

—on a déclaré pendant longtemps— que les inquisiteurs passaient leur temps à regarder le spectacle agréable des gens qu'on torturait.

Or en fait nous savons maintenant, parce qu'on a regardé les dossiers, que les cas de tortures sont rarissimes.

Pour le cas de l'Inquisition de Toulouse, le nombre des cas de tortures est absolument minime. Je ne sais plus si c'est un ou deux sur six milles. Alors il peut y avoir des dissimulations. Ça peut arriver. Par exemple on vous dit, —je vous expliquerai après pourquoi il n'y a pas de cas de tortures, il n'y en a presque pas—, on peut vous dire par exemple : « le prévenu comparait le bras en écharpe » — c'est rarissime—, c'est marqué sur le procès-verbal. Si l'on a dit ça, il se peut que le type ait été torturé par le supplice de l'estrapade. L'estrapade, vous savez, ça consiste à vous lever, avec le bras derrière le dos, avec une corde, et de vous laisser retomber tout d'un coup. Ça fait très mal. Mais, même ces cas là semblent avoir été très peu utilisés.

Et pour prendre le cas de l'Inquisition espagnole, dans le cas de l'Inquisition de Tolède, nous connaissons trois cents procès traités à Tolède avant 1500. Sur les trois cents procès il n'y a pas plus de cinq à six cas de tortures sûres. Et pour ce qui est du cas de Valence, l'Inquisition de Valence, entre 1480 et 1530, elle a traité plus de deux mille dossiers, il n'y a pas douze cas de tortures sûres.

Ce n'est rien du tout par rapport aux tribunaux civils de l'époque. C'est toujours trop ! n'est-ce pas, encore une fois. Mais par rapport aux tribunaux civils de l'époque, il n'y a aucune comparaison. Il n'y a aucune comparaison. Je vous garantis que quand en France l'Inquisition a disparu, et a été remplacée en fait par la répression faite par les tribunaux royaux, les rares Cathares qui restaient ont regretté l'Inquisition ! Parce que les tribunaux royaux ne faisaient pas de détails. Tandis que l'Inquisition c'était des professionnels, c'était des théologiens, ce qui les intéressait, vous voyez, c'était de qualifier, en quelque sorte, les gens. Vous voyez ce que je veux dire ? Et ils n'avaient pas besoin de torturer, pour une raison très simple, c'est qu'en général ils savaient parfaitement quels étaient les coupables. Vous comprenez, ce système d'interrogatoires secrets, est extrêmement efficace. Pourquoi voulez-vous qu'ils torturent les gens ? Vous comprenez ? Ça ne se justifiait pas. C'était très rare qu'il y ait doute. Est-ce que vous me suivez ?

Vous voyez, la logique du système n'amenait pas du tout à la torture.

Ce qui fait que l'Inquisition est un tribunal qui a été beaucoup moins sanglant que les autres tribunaux de l'époque.

Le gros problème était, si vous voulez, d'attraper les gens, de savoir exactement où ils en étaient ; et de les qualifier : c'est-à-dire savoir à quel degré d'éloignement du christianisme ils étaient, et s'ils étaient récupérables ou pas récupérables.

Si les gens étaient estimées récupérables on les récupérait. En général était estimée récupérable, sauf exception, toute personne qui n'était pas "relaxe". C'est-à-dire qu'on vous laissait toujours, en principe, une chance de salut. Vous voyez ?

Et on ne condamnait à mort que les gens qui une ou plusieurs fois étaient revenues à leur base de départ. Vous me suivez ? et c'est aussi vrai de l'Inquisition espagnole ça, en général. Le but de l'opération n'était pas en fait de tuer les gens. Ce n'était pas du tout ça. Le but de l'opération c'était de les refaire entrer dans la société chrétienne, premièrement, et deuxièmement c'était de ne plus les rendre dangereux.

C'est-à-dire que, par exemple, pour reprendre le cas d'un village dans lequel aurait fonctionné un tribunal de l'Inquisition, le but de l'opération n'était pas de tuer les Cathares du village, c'était de faire que ces gens-là ne soient plus dangereux pour les autres.

Et alors l'Inquisition utilisait énormément des systèmes de peines —qui aujourd'hui n'existent plus, même si le nom reste en droit pénal— qu'on appelle les peines afflictives et infâmantes, et surtout les peines infâmantes.

Les peines infâmantes ce sont des peines qui ne font pas nécessairement mal mais qui sont spectaculaires.

Prenez le cas de la société médiévale : les gens vivent toute leur vie dans le même village, il n'y a pas beaucoup de circulation de gens —même s'il y a une circulation des gens, mais ça porte sur cinq pour cent des gens—, la plupart des gens vivent toute leur vie dans le même village. Eh bien, si par exemple vous avez quelqu'un qui dans ce village a eu de l'influence, et si cette personne brusquement perd la face, devant l'opinion publique, elle perd toute influence. Vous saisissez : perdre la face. Dans un village dans lequel vous avez vécu et vous vivrez toute votre vie.

Donc ce qu'on fait par exemple c'est qu'on va condamner la personne à porter, par exemple pendant un an, une croix rouge sur ses vêtements. Ou à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, en assistant par exemple à genoux à une messe dans l'église du village ; pendant un an, ou pendant deux ans, ou pendant toute une période. Vous saisissez ?



Les condamnations à la prison par exemple, existent mais sont très souvent commuées.

Et alors à propos de la prison, il y a une affaire... : la prison ça se dit le " murus ", dans le latin de l'Inquisition. Alors pendant longtemps on a cru que les gens qui étaient condamnés au " mur ", si vous voulez, étaient emmurés —c'est-à-dire qu'on les mettait dans une pièce et puis on fermait les murs, vous voyez, complètement, ils étaient emmurés, et on leur passait la nourriture par des petits trous, à moins qu'on les laisse mourir de faim—. Vous avez par exemple la fameuse histoire des emmurés de Carcassonne. L'histoire des emmurés de Carcassonne, qui fait partie du folklore du midi —vous avez eu des tableaux là-dessus, des trucs comme ça—, vous avez donc l'histoire des emmurés de Carcassonne : c'est des malheureux qu'on aurait mis, vous savez, dans les tours de la cité de Carcassonne —vous avez la tour de l'Inquisition à Carcassonne ! que vous visitez ! L'Inquisition ne s'y est jamais tenue... On vous montrera même le poteau de tortures de l'Inquisition, qui date du dix-neuvième siècle... —.

Le but de l'opération, donc, si vous voulez, c'était en fait de faire " perdre la face ", de faire perdre l'autorité, des gens devant le public. Et on n'avait pas besoin pour ça de les torturer.

De temps en temps il y avait aussi des peines afflictives. Des peines afflictives, c'est-à-dire qu'on les fouettait.

Et il y avait aussi des peines de condamnations à mort, en particulier pour les "relax". Ces peines de condamnation à mort semblent avoir été beaucoup moins nombreuses qu'on ne le pense. Je vous citais tout à l'heure le chiffre de Llorente, qui disait qu'il y a eu environ trois cent quarante mille...

Maintenant j'en viens aux chiffres, il disait qu'il y avait eu environ trois cent quarante mille condamnations en Espagne, dont trente-un mille exécutions capitales.

Personne ne croit plu aux chiffres de Llorente.

Pour le midi de la France, on était persuadé que le nombre des morts avait été énorme. Certains auteurs disant même des centaines de milliers de morts ! —pourquoi pas ! tant qu'on y est...—. Or sur les six mille dossiers de l'Inquisition de Toulouse, traités par Yves Dossat, il y a six cents condamnations à mort. Ça fait une sur dix, ce qui est quand même énorme, mais ça fait six cents personnes. Vous comprenez ? Six cents personnes c'est six cents de trop vous allez me dire ; ça c'est vrai ; mais sur le plan purement statistique ce n'est pas énorme.

L'Inquisition espagnole semble avoir fait quelques milliers de victimes, à l'heure actuelle on n'est pas capable d'en établir le chiffre, en tous cas il est infiniment inférieur aux chiffres de Llorente.

Et nous avons un chiffre pour l'Amérique du Sud : l'Inquisition espagnole a duré en Amérique du Sud deux cents soixante-dix-sept ans, et nous sommes sûrs de l'existence de trente-neuf exécutions capitales —sur deux cent soixante-dix-sept ans et tout le continent sud-américain—. Alors c'est un chiffre plancher, c'est-à-dire qu'il se peut qu'il soit légèrement supérieur, mais de toutes façons ça ne renverse pas la tendance. Vous voyez ?

Donc en fait on n'aboutit pas à des effectifs, si vous voulez, de victimes très élevés.

Encore une fois, en général on comprend très mal le tribunal de l'Inquisition, —encore une fois il ne s'agit pas de le justifier—, on s'imagine que c'est une espèce de tribunal de terreur, mais c'est que le problème n'est pas là : c'est un tribunal " technique ", vous voyez, c'est un tribunal de " techniciens ", c'est un tribunal de théologiens, dont le but n'est pas de terroriser les gens, mais c'est d'isoler en quelque sorte le bacille, et de le combattre. D'accord ? On parlera de l'Inquisition espagnole après, l'Inquisition espagnole est un peu un cas à part, mais même elle à l'heure actuelle... On aboutit à quelques milliers de morts pour l'Europe. Et pour l'Amérique du sud à peu de choses.

Si l'on regarde ça, comparativement, aux pertes en vies humaines que l'on a pu connaître dans des époques plus rapprochées de nous... Vous ne savez peut-être pas qu'il y a eu au seizième siècle et au dix-septième siècle, en Europe occidentale, pas dans les pays catholiques, un peu dans les pays catholiques mais surtout dans les pays protestants, une grande flambée d'anti-sorcellerie. On s'est mis à attaquer les sorcières un peu partout. On ne connaît pas le nombre exact des victimes. Il faut beaucoup se méfier des chiffres qu'on avance, mais on a avancé le chiffre —probablement très excessif—, de deux cent mille personnes brûlées en Allemagne, et soixante-dix mille en Angleterre. Alors, si vous voulez, même si les chiffres doivent être réduits considérablement, la vague d'anti-sorcellerie qui a eu au seizième, dix-septième siècle, dans les pays protestants du Nord a fait beaucoup plus de victimes que l'Inquisition —dans toute son histoire—. Vous voyez.

Je vous cite un autre chiffre : quand il y a eu, en Angleterre, au temps de Cromwell, la répression contre les catholiques irlandais, il y a eu au moins quarante mille catholiques tués. Au moins quarante mille. C'est-à-dire que la seule répression de Cromwell contre les catholiques irlandais a

fait beaucoup plus de morts que toute l'Inquisition dans toute son histoire. Beaucoup plus de morts, plusieurs fois plus de morts.

Si nous prenons l'exemple français, et on prend l'exemple simple : l'exemple de la Terreur. La Terreur révolutionnaire, entre 1792 et 1794 : Il y a eu trente-quatre mille personnes guillotines, dont douze mille sans jugement, —à Paris, il n'y en a pas eu un nombre excessif, contrairement à ce que l'on croit : il y en a eu deux mille six cent quarante—. Et en plus de ces trente-quatre mille personnes guillotines par la Terreur, il y a le nombre des morts de la Vendée. Il y a une thèse récente qui vient d'être faite et on arrive au chiffre plancher d'environ cent quinze mille. Cent quinze, cent vingt mille. C'est un chiffre plancher. Les évaluations vont jusqu'à deux cents cinquante mille. Vous voyez. J'ai un ami qui dans sa seule famille a dénombré quarante morts. Alors c'est infiniment plus que l'Inquisition. Vous voyez ?

Alors, ce n'est pas pour défendre l'Inquisition, mais c'est pour replacer les choses à leur véritable place. Vous voyez ce que je veux dire ?

On peut prendre encore d'autres chiffres, tant qu'on y est ! Vous savez que l'établissement des anglo-saxons en Amérique du nord a abouti à la liquidation des populations d'Amérique du nord, des populations indiennes d'Amérique du nord, et c'est par plusieurs centaines de milliers que se comptent les victimes. L'établissement des Anglais en Australie a abouti à la liquidation des Aborigènes australiens, et les victimes se comptent au moins par dizaines de milliers, si non plus.

Personne n'en parle ! Vous voyez ce que je veux dire ?

Alors, moi je ne suis pas du tout contre le fait qu'on condamne l'Inquisition, je la condamne le premier, mais il faudrait peut-être aussi regarder la réalité là où elle est. Vous voyez ce que je veux dire ?

Sans compter les génocides du vingtième siècle ! Parce qu'alors si on arrive au vingtième siècle c'est le pompon ! Vous savez que l'Humanité a perdu au vingtième siècle, par morts violentes, plus d'hommes qu'il y a eu de morts par morts violentes des origines de l'Humanité au vingtième siècle. On a tué plus de gens de 1900 à 1986, de morts violentes, plus de gens que l'on en a tués des origines de l'Humanité à 1900. J'aurais aucune peine à vous le prouver au point de vue statistiques, aucune difficulté. Le siècle du sang ce ne sont pas les siècles de l'Inquisition.

Alors je terminerai cet exposé, trop long, excusez-moi, par deux citations.

La première vient du “ *Que sais-je* ”, qui me paraît pas mal, c’est dans sa conclusion il dit ceci :

« L’Inquisition médiévale fut un tribunal d’exception, établi par l’Église, pour faire face au péril qui la menaçait et risquait, partant, de saper la société toute entière ». C’est vrai que cela a été vécu comme ça. L’Église et la société étaient tellement liées que —j’aurais pu m’attarder là-dessus, je le ferai dans la discussion si ça vous intéresse— qu’on ne voyait comment défendre l’une sans l’autre. Donc, « L’Inquisition médiévale fut un tribunal d’exception, établi par l’Église, pour faire face au péril qui la menaçait et risquait, partant, de saper la société toute entière. Elle avait à jouer, à l’intérieur de la Chrétienté, le rôle des croisades à l’extérieur. On se doit de constater que ses excès ne furent pas aussi grands que l’on a coutume de le croire. Les auteurs les plus hostiles se voient obligés de nuancer leurs jugements, et ce même au sujet de l’Inquisition espagnole. Nous avons nous-même souligné à propos de la sorcellerie l’attitude respectable de certains inquisiteurs. Nous reconnaissons volontiers que les tribunaux séculiers », donc les tribunaux d’État, non ecclésiastiques, « firent preuve de plus de cruauté encore. Que défendre la religion chrétienne c’était défendre l’État, et que les guerres de religions donnèrent lieu à des massacres autrement sanglants. Pourtant nous ne laissons pas d’éprouver un réel malaise », que vous éprouvez j’espère, c’est là où la morale revient : il ne s’agit pas de justifier le procédé, vous saisissez ? Et je vais citer un passage un tout petit peu plus long, à propos de l’Inquisition espagnole, du livre de Bartolomé Benazar ; dont je parlais tout à l’heure ; Bartolomé Benazar qui n’est pas du tout catholique. Il dit ceci, dans sa conclusion,

[d’ailleurs ça a été assez amusant parce que l’Inquisition espagnole avait donné lieu à un débat à la télévision, entre un historien catholique, que je ne nommerai pas, et Bartolomé Benazar qui n’est pas du tout catholique. L’historien catholique, —qui, il faut dire, n’était pas spécialiste de la période, s’était laissé un peu entraîner dans un piège— a violemment attaqué l’Inquisition d’Espagne. Et Benazar lui a répondu : « mais moi, Monsieur, je l’ai étudiée », et il l’a fortement contredit].

alors voilà comment il termine : « si l’Inquisition espagnole avait été un tribunal comme les autres », —c’est là, vous voyez, où s’introduit le jugement moral : « avait été un tribunal comme les autres »—, « je n’hésiterais pas à conclure, sans craindre la contradiction et au mépris des idées reçues, qu’elle leur fut supérieure. Plus efficace sans nul doute », —l’Inquisition espagnole, mais c’est vrai de l’Inquisition en général—, « Plus efficace sans nul doute, l’occupation du territoire

presque complète, le réseau de collaborateurs et d'informateurs ont assuré pendant deux siècles au moins un contrôle social sans défaut [...] encore renforcé par le prestige de l'Institution et la terreur sacrée qu'elle inspirait, puisque le prestige et la terreur suscitait fréquemment les aveux spontanés, et la délation, protégés ici comme ailleurs par le secret des témoignages. Et au seizième siècle le système des visites », —donc c'était les tribunaux qui se déplaçaient—, « dont nous avons montré l'importance, a produit une justice rapide, dépouillée de tout formalisme, à la fois paternaliste et redoutable, une sorte de justice dans la rue, à laquelle le petit peuple, vieux chrétien, semble avoir apporté une adhésion empressée, quel que soit le caractère ambigu de cette adhésion » —ça c'est le cas spécifique de l'Espagne, que je n'ai pas expliqué—, « plus efficace à n'en pas douter, mais aussi plus exacte, plus scrupuleuse, en dépit des faiblesses d'un certain nombre de juges, qu'ils fussent orgueilleux, cupides ou paillards. Une justice qui pratique un examen très attentif des témoignages, qui en effectue le recoupement minutieux, qui accepte, sans lésiner, les récusations par les accusés des témoins suspects, et souvent pour les motifs les plus minces », —parce qu'il arrive souvent qu'on vous dise : « oui mais on a dit ceci contre vous », alors l'accusé dit : « on ne peut pas avoir dit ça contre moi, parce que, etc... », vous saisissez ? l'accusé peut se défendre—, « Une justice qui torture fort peu, et qui respecte les normes légales, contrairement à certaines justices civiles. Et qui après un quart de siècle d'atroces rigueurs », —en Espagne, c'est le cas espagnol : au début l'Inquisition espagnole a été très forte—, « ne condamne presque plus à la peine capitale, et distribue avec prudence le châtiment terrible des galères. Une justice soucieuse d'éduquer, d'expliquer à l'accusé pourquoi il a erré, qui réprimande et qui conseille, et dont les condamnations définitives ne frappent que les récidivistes. Une justice difficile à abuser, dont la subtilité dialectique sauve la vie des accusés, si elle défavorise leur discours ». Il dit : « l'attitude de l'Inquisition à l'égard des femmes, les beatas », —les beatas étaient des illuminées—, « et des sorcières est à ce propos révélatrice ». C'est-à-dire que le système vis à vis des sorcières c'était : « es-tu vraiment sorcière ? On dit que tu es sorcière, es-tu vraiment sorcière ? ». Vous comprenez. Et d'une façon générale la tendance c'est de croire que les gens ne sont pas sorciers, donc à les relaxer. Et il dit : « Mais pourtant ce livre, très loin d'être une réhabilitation de l'Inquisition », —et ça rejoint ce que disait le "*Que sais-je*" tout à l'heure—, « fait à l'Institution le plus grave des procès : l'accuse du péché contre l'esprit ». Vous voyez, « celui-là même que poursuivait le Saint-Office » —c'est-à-dire l'Inquisition— « car l'Inquisition ne peut pas être considérée comme un tribunal comme les autres ».

Vous saisissez ? si l'Inquisition était un tribunal comme les autres, nous serions obligés de constater que c'est le meilleur tribunal du Moyen Âge. Et que c'est le tribunal qui a été le tribunal le plus

juste. Mais, vous comprenez, —c'est là où maintenant s'introduit le jugement moral—, ce n'était quand même pas un tribunal comme les autres.

Alors le problème maintenant, une fois que l'on a dit ça, c'est de savoir si on pouvait faire autrement. C'est-à-dire si on pouvait ne pas établir l'Inquisition. Vous voyez ?

Alors là chacun peut répondre ce qu'il veut. Comme de toutes façons on l'a établie...

Mais on ne voit pas très bien comment on aurait pu faire. Si vous voulez, la grosse difficulté de jugement en fait c'est : comment pouvait-on se défendre contre cette invasion intérieure que constituait le catharisme, et qui était en fait une véritable invasion, et qui était une invasion tout à fait intolérante, et qui aboutissait à la liquidation pratique du catholicisme partout où les Cathares étaient les plus forts. Comment se défendre ? Ça c'est le très gros problème.

Je terminerai cet exposé qui est beaucoup trop long, par une nouvelle citation, qui est la suivante. Il y a un petit livre qui est pas mal, qui s'appelle : "*cent points chauds de l'histoire de l'Église*", il est inégal, mais il est pas mal parce qu'il est assez pratique sur un tas de points, mais précisément sur la couverture vous avez un bûcher de l'Inquisition espagnole. C'est le genre de dessin qui a été fait par quelqu'un qui n'avait jamais assisté à un bûcher d'Inquisition. C'est comme tous les dessins des massacres des Indiens d'Amérique du sud, vous savez, qui ont été faits par les Hollandais et les Français, qui n'avaient jamais été en Amérique du sud... Alors je terminerai donc par cette citation qui est la suivante, c'est dans l'introduction de ce petit livre :

« Il ne faut pas avoir parlé bien longtemps avec des incroyants pour savoir que les grandes objections au Christianisme ne sont plus aujourd'hui d'ordre philosophique mais visent l'histoire de l'Église ». —Vous voyez, on ne nous dit plus : « Dieu c'est absurde », mais :— « on nous dit : vous qui avez derrière vous vingt siècles d'histoire vous n'avez pas fait mieux que les autres. Vous avez même fait pire parfois. Face à ces objections répétées, et qui isolent arbitrairement toujours les mêmes faits », —ce sont les flashes dont je parlais au début—, « les chrétiens sont souvent démunis. Ou alors ils se désolidarisent de l'Église passée, en faveur de l'Église qui se cherche aujourd'hui, et ils font bien peu sérieux. Ou ils affirment que la foi au Christ est une substance trop volatile pour apparaître dans le champ de l'histoire, et ils sont aussi disqualifiés pour idéalisme », —autrement dit, on a un idéal tellement élevé qu'il ne s'est jamais incarné—, « il est urgent que les catholiques assument leur histoire sans naïveté, mais aussi sans complexe », —y compris vous voyez, vis à vis des points délicats comme ceux que nous avons abordés aujourd'hui—, sans naïveté, mais sans

complexe. « S'il existe des pages sombres dans le passé de l'Église, celle-ci reste, pourvu qu'on la regarde sans a priori réducteur, la servante d'un extraordinaire projet sur l'homme, qui a soulevé le monde, et qui peut seule aujourd'hui lui donner une âme ».

Je suis content que nous ayons abordé aujourd'hui ces deux points délicats, que sont les croisades et l'inquisition, en ce vingt-six octobre 1986, puisque vous savez que demain le pape Jean-Paul II rencontrera à Assise les représentants d'autres religions, y compris l'Islam, pour prier pour la paix. Et je trouve que c'est un événement extraordinaire, vous voyez, après ces siècles de combats, de luttes et d'hostilités, qui ne sont pas terminés : vous savez que quand Ali Agça a tiré sur la pape il a fait une déclaration très frappante, il a dit : « J'ai tiré sur le chef des croisés ». C'est très intéressant comme réaction. Et, donc, vous voyez, malheureusement les hostilités ne sont pas terminées, mais en même temps, vous voyez, on voit très bien que l'Esprit du Seigneur conduit vers des rapports nouveaux. Et qu'il y a un rapprochement des cœurs que, évidemment, on n'aurait pas imaginé autrefois. Je trouve ça très beau.

Je vais terminer en lisant le psaume 122, si vous êtes d'accord et si vous n'êtes pas complètement épuisés, qui est un psaume auquel on peut tous s'unir, quels que soient nos sentiments intérieurs, qui est le suivant :

<sup>1</sup> Quelle joie quand on m'a dit : « Allons à la maison du Seigneur ! »

—c'est un psaume de paix, en nous unissant à la prière pour la paix, demain—

<sup>1</sup> Quelle joie quand on m'a dit : « Allons à la maison du Seigneur ! »

<sup>2</sup> Nous nous sommes arrêtés à tes portes, Jérusalem !

<sup>3</sup> Jérusalem, la bien bâtie : ville d'un seul tenant !

<sup>4</sup> C'est là que sont montées les tribus, les tribus du Seigneur, selon la règle en Israël, pour célébrer le nom du Seigneur.

<sup>5</sup> Car là sont placés des trônes pour la justice, des trônes pour la maison de David.

<sup>6</sup> Demandez la paix pour Jérusalem. Que tes amis vivent tranquilles !

<sup>7</sup> Que la paix soit dans tes remparts, et la tranquillité dans tes palais !

<sup>8</sup> A cause de mes frères et de mes compagnons, je dirai : paix sur toi ;

<sup>9</sup> A cause de la maison du Seigneur, notre Dieu, je veux ton bonheur.

Voilà, maintenant vous devez être épuisés, on va s'arrêter pendant cinq minutes, si vous avez des questions vous les écrivez et puis après on fera un débat, mais un débat rapide parce qu'il est tard, j'ai été très bavard et j'ai trop parlé.